
COMPTE MORAL RENDU

Case
FRC
19258

ET DERNIER MOT A MES CHERS AMIS,

PAR OLYMPE DE GOUGES,

A LA CONVENTION NATIONALE ET AU PEUPLE,

Sur une Dénonciation faite contre
son Civisme, aux Jacobins, par
le Sieur BOURDON.

BOURDON, je t'interpelle de
répondre au tribunal de l'opi-
nion publique. Tu ne lui échappe-
ras pas, et tu lui rendras compte
de cette infâme pétition que tu
m'attribues, et dont tu es sans
doute l'Auteur.

MANDATAIRES d'un peuple qui n'étoit
pas né pour les fers, prêtez-moi une oreille
attentive.

A

Je vivois au milieu des troubles et des orages, je vivois dans la sécurité de l'innocence, je n'éprouvois de terreur que pour mes concitoyens; je desirois, il est vrai, une révolution philosophique, digne de la sainte humanité, digne enfin de vos principes républicains; mais l'assemblée constituante en décida autrement; elle avilissoit les tyrans et les conservoit. Cette constitution si vantée n'a produit qu'un gouvernement monstrueux. Je l'avois prévu, et la journée du 10 a justifié ma prédiction. Mais, voyons ce que je fus, voyons ce que je suis, aux yeux des mauvais citoyens.

Je ne fixerai pas votre attention sur mes principes, vous les connoissez; mais la calomnie m'a réduite enfin à vous parler de moi, de moi seule, et m'oblige de fixer vos regards sur les périls dont on me menace.

Le sieur Bourdon reproche à la société des jacobins de ne pas porter son attention entière sur moi; pour aiguïser les poignards qui doivent m'assassiner, il atteste que je suis fille de Louis XV; il ajoute que je colporte une pétition qui ne tend à rien moins qu'à remettre sur le trône Louis XVI. (*Moi, remettre sur le trône ce traître! Quelle criminelle calomnie!*) Et c'est par de semblables billevésées qu'on agite, qu'on trompe le peuple, et qu'on fait égorger les citoyens!

Sont-ce-là , mandataires du peuple , les hommes qu'on a choisis pour gouverner l'Etat? O sénat français ! montre-toi tel que tu dois être , lève-toi tout entier , et rejette de ton sein ces membres impurs qui te déshonorent et qui souillent l'auguste enceinte d'où doit sortir le salut de la république.

Je ne suis point la fille d'un roi , mais d'une tête couronnée de laurier ; je suis la fille d'un homme célèbre , tant par ses vertus que par ses talens littéraires. Il n'eut qu'une erreur dans sa vie , elle fut contre moi. Dans ce moment , je n'en dirai pas davantage ; je paroîtrois trop intéressante par un plus long détail ; il s'agit de ma justification politique ; je ne veux pas séduire mes juges , je ne veux que les convaincre. Mes preuves seront succinctes , et accompagnées de pièces incontestables.

En 1782 , je fis le drame intitulé : *L'Esclavage des Noirs* , imprimé en 1784 , et représenté à la comédie française en 1789. Cette production , devenue célèbre par les sociétés qu'elle a produites , et par la révolution de l'Amérique , n'est pas , pour confondre mes ennemis , une demie-preuve pour moi ; ma démocratie et ma philosophie effrayoient depuis long-temps les esclaves de la cour ; mes remarques , mes bons mots sur la déprava-

tion de cette cour perfide , sont connus ; on les a cités dans différentes circonstances.

En 1788 , je publiai ma lettre au peuple et l'impôt volontaire. Cette première production politique fixa les regards de la nation et du gouvernement.

Le citoyen *Mercier* , philosophe célèbre , et député à la convention , frémit pour moi ; il peut attester cette vérité..... Quoique femme , me dit-il , vos écrits sont trop populaires et trop énergiques , dans un moment où l'on redoute la révolution que vous préparez. Croyez-moi , dérobez-vous aux poursuites des tyrans , et prenez les persécutions qui m'ont assailli pour exemple. Fière et hardie comme ce même *Mercier* , comme *Jean-Jacques* , je n'en fus que plus entreprenante.

Je publiai bientôt mes *réflexions humaines et patriotiques* , et le *bonheur primitif de l'homme*. Le premier de ces deux ouvrages traitoit énergiquement des misères du peuple (c'étoit à l'entrée du grand hiver). Cet imprimé effraya les riches particuliers et la cour. La bienfaisance se répandit avec profusion sur les pauvres manouvriers sans travail. Je proposai les ateliers publics ; on les adopta ; et je puis me glorifier d'avoir éclairé les cœurs de cette sainte humanité.

Voyez les journaux de ce temps , et vous reconnoîtrez aussi , sénateurs , qu'une femme porta la première le charme de l'indépendance et le flambeau du patriotisme dans la chose publique.

Qu'étiez-vous alors , Marat , Robespierre , Bourdon ? Des insectes croupissans dans le borbier de la corruption , d'où vous n'êtes pas encore sortis. J'étois déjà un grand homme , que vous n'étiez encore que de vils esclaves. Les faits parlent mieux que moi. Je poursuis mes preuves.

La révolution s'opère , et je la suis avec la tendresse d'une mère pour un enfant idolâtré. Je vois des trahisons de toute nature ; je le démasque : on ne veut pas m'en croire. Je donne cent projets utiles ; on les reçoit : mais je suis femme , on ne m'en tient pas compte.

Louis XVI part pour Varennes ; je ne vois plus en lui qu'un traître. On lui pardonne , et la constitution signée , on me réduit à lui pardonner aussi. Je connoissois les vices de cette constitution , et la dépravation des *conducteurs*. J'en avois assuré la marche impossible dans tous mes écrits. Je ne me suis pas trompée ; mais je savois respecter les loix qu'elle me donnoit. Je craignois qu'une seconde révolution ne produisît une secousse désespérante , et ne précipitât cette malheu-

reuse patrie dans l'abîme où elle étoit prête à s'engloutir. Relevée par la journée du 10, elle est aujourd'hui au plus haut degré de splendeur qu'elle puisse atteindre ; mais si elle fait un pas rétrograde, elle est déchirée par lambeaux, et les tyrans de la terre s'en partageront les restes. *Déjà trois gouvernemens depuis trois ans ! et si les factieux l'emportent, nous n'irons pas jusqu'à la fin de la troisième législature.* Que deviendra, aux yeux de l'Europe entière, cette révolution si vantée, dont nous étions si fiers ? Nous voulions servir de modèles au monde, et nous n'en serons que la honte et l'effroi. Les affreux égoïstes, qui s'honorent du titre de citoyens paisibles, achèvent d'égorger la chose publique ; ils abhorrent les factieux, mais ils les laissent agir ; et, tremblans toujours pour leur vie, ils en devancent le terme. Réveille-toi, lâche insouciance ; la Renommée publie par-tout nos victoires : Paris seul peut les flétrir ; l'esprit de 89 doit renaître pour effacer l'esprit du 2 septembre.

C'est ainsi, sénateurs, que j'ai constamment relevé l'esprit public : voilà mon crime aux yeux des conspirateurs. Dans tous les temps, je les ai poursuivis ; ceux de la cour, ceux de la ville ; en un mot, j'ai affronté *et leurs poignards et leurs poisons.* Ce n'est pas encore assez pour convaincre, dans ce siècle pervers, de toute la pureté de mon ame ;

elle est portée à un trop haut degré de perfection pour qu'aucuns, j'ose le dire, excepté ceux qui, comme moi, exposent leur vie pour la chose publique, soient en état de l'apprécier. Les Brutus, les Beurepaire, sont désignés pour les grandes époques du monde; si je n'ai pas leur célébrité, j'ai toutes leurs vertus. C'est avec ces armes pures, que je défierai les poignards des lâches assassins. Si je meurs par leurs coups, ma vie en sera plus glorieuse dans l'avenir, et l'ombre des méchants fera ressortir davantage les traits de mon tableau.

Je reprends mon texte : Peu de jours après ce fameux voyage de Varennes, je publiai mes adresses au roi, à la reine, au ci-devant prince de Condé, etc. On n'en a pas oublié l'énergie; elles renferment l'exacte relation du sort de Louis Capet. Quelles démarches ne fis-je pas alors pour que ces adresses fussent mises sous ses yeux ! M. Gouvion s'en chargea, me promit de les remettre, et je dus l'en croire; car, il m'assura qu'il n'étoit question que de moi au château; que j'inquiétois vivement les esclaves de la cour, etc. Je ne tardai pas à être assailli d'une foule d'émissaires inconnus qui se présentèrent chez moi, pour me demander de ces adresses. Entr'autres un vieux commandeur de Malte, lequel portoit sa vieille décoration dans sa poche, chercha, dans une

conversation adroite , à m'intéresser au sort déplorable , disoit-il , de Louis XVI ; et de sa respectable famille. Ma réponse fut si brève et si démocrate , que je ne lui donnai pas le temps d'achever sa période ; je la terminai brusquement , en me levant , par ces mots : « Les rois sont des vers rongeurs qui dévorent la substance des peuples jusqu'aux os ». Aussi-tôt le ci-devant commandeur prend sa canne et son chapeau , et me dit , en sortant : « Je vous croyois royaliste , madame ? — Oui , monsieur , je le suis , mais dans l'esprit de la constitution , et hors d'elle , je ne connois plus de roi ».

Quelques mois après , arriva la disgrâce du sieur Duport. On me dispensera de dire tout ce que je pense de cet homme. On me reproche sa connoissance ; je dois dire la vérité pour ce qui me concerne : je le connoissois avant qu'il fût ministre , et c'est le seul homme dont j'aurois attesté la probité. Je lui déclarai ouvertement la guerre dès qu'il fut en place : l'amitié et la chose publique m'en faisoient une loi. Je lui montrai l'abîme sur lequel il échafaudoit sa fortune et ses dignités. Quelque fût sa dissimulation , je m'aperçus que mes observations lui devenoient insupportables. Je mis le comble à son ressentiment par une conversation que j'eus avec lui chez moi , en présence de plusieurs personnes , et dans laquelle je le traitai comme

le plus vil des esclaves : c'étoit à l'époque où ce citoyen , corrompu par le poison subtil de la cour , s'avisa de recevoir dans l'antichambre de son maître la députation de l'assemblée nationale. Il osa alléguer l'étiquette, l'usage. A ces mots , je ne me connus plus. L'étiquette , l'usage , lui dis-je en colère , à l'égard des représentans du peuple ! C'est à ce roi qu'il appartient d'aller au-devant du souverain. Il voulut me persuader que je n'entendois rien en politique. « Anti-philosophe » mauvais citoyen , lui répondis-je de toutes » les forces de mon ame , je la connois mieux » que vous ; nous avons , j'en conviens , une » manière bien différente de l'observer. Les » effets feront foi ; mais brisons là ».

Dans une autre occasion , je lui dis dans son cabinet , à l'égard de mon fils qu'il promenoit depuis dix-huit mois , de promesses en promesses. » Mon fils a mérité par lui-même de l'emploi ; et croyez-vous que sa » mère ne le lui ait pas acheté par trente » mille livres au moins qu'elle a sacrifiées » pour sa patrie ? — Ah ! s'écria-t-il , avec le ton de la sensibilité ministérielle : « C'est » une grande sottise de se ruiner pour des » ingrats ! Ah ! si vous aviez voulu , si vous » saviez.... si vous vouliez encore.... si l'on » pouvoit compter sur vous ». —

Je lui coupai la parole : « Me vendre

» comme vous aux crimes de la cour , lui
 » dis-je avec fierté ! --- Ce n'est pas ce que je
 » prétendois , en se reprenant tout-à-coup.
 » --- Tant mieux pour vous , je n'en veux
 « pas savoir davantage , et je cours de ce
 » pas chez votre digne collègue Narbonne ».

A peine fus-je arrivée chez le sieur Narbonne , que Duport s'y présente avec M. Cahier de Gerville ; je fus admise devant ce triumvirat. L'homme de la cour fut extrêmement aimable ; mais lui ayant observé que je ne venois pas chez lui pour entendre des compliments , je le rappelai à son devoir , je persifflai beaucoup la prétendue rixe de ces messieurs qui s'est élevée au conseil du roi. Je n'en suis pas dupé , lui dis-je ; vous faites comme ces valets de comédie qui conviennent de disputer ensemble pour qu'on ait plus de confiance en eux. A cette remarque , Narbonne me dit : « Votre fils sera placé demain » , « Vous avez raison , reprit Duport , car elle » seroit capable de nous dénoncer. Vous êtes » donc coupables , leur dis-je à tous les » deux » ? Duport répondit gravement : « Faut-il l'être aujourd'hui , pour être dé- » noncé » ? C'en est assez sur le compte de cet ex-ministre pour me layer de sa connoissance.

Enfin arrive la fête du maire d'Etampes. Quel est le bon citoyen qui n'a pas versé

des larmes sur la tombe de ce martyr de la loi ? Je veux admettre les femmes à cette cérémonie *nationale* ; et pour cet effet , je me lève de mon lit , où j'étois retenue par une fausse fluxion de poitrine. J'ouvre une souscription en faveur des filles indigentes ; je me présente à la commune , de-là à l'assemblée nationale ; par-tout je suis accueillie , et mon vœu est exaucé. Il falloit donner des voiles et des ceintures aux filles du peuple ; pour cet effet , il falloit que la collecte fût considérable ; le sieur Brousse des Faucherets et les architectes de cette fête , m'assurent qu'il n'y avoit que moi qui puisse se charger d'augmenter la recette , si je voulois que les filles indigentes du peuple pussent orner le cortège. Je vais quêtant par-tout ; mais le citoyen Pétion , maire de Paris , m'ayant fait observer , sans doute sans le vouloir , que les méclans pourroient soupçonner ma délicatesse , je ne voulus pas recevoir un sol de personne , et j'engageai tous les donateurs à envoyer leurs offrandes aux sections ou à la municipalité.

Je voulus intéresser la ci-devant reine à cette souscription ; ils lui fis la lettre énergique que j'imprimai dans le temps ; mais il s'agissoit de la lui faire parvenir , et c'étoit là le difficile.

Je fis le pénible effort de me transporter

moi-même chez le sieur Brissac , lequel , après une conversation assez curieuse , me renvoya à la sur-intendante de la reine , la trop fameuse princesse Lamballe. Celle que j'eus avec cette femme , *entichée* des vaines prérogatives qu'elle appeloit son rang , n'est pas moins intéressante : je l'ai rendue mot pour mot , dans une scène d'un drame en cinq actes , que je vais donner sous le titre de la *France sauvée , ou le Tyran détrôné* , et dans lequel , j'espère , on achèvera de me connoître. La prédiction que je fis à la dame Lamballe , et dans ma conversation et dans ma lettre , s'est vérifiée d'une manière si terrible pour elle , que la malheureuse m'a peut-être crue , en mourant , la complice de ses bourreaux.

Ayant échoué auprès de ces deux personnages , je m'adressai en dernier ressort au sieur Laporte , l'intendant de la liste civile , qui , plus adroit que le sieur Brissac et la dame Lamballe , s'acquitta de ma mission avec plus de politique que de civisme. On sera sans doute étonné que jusqu'à ce moment , j'aie gardé le silence sur cet objet ; mais lorsqu'on réfléchira que je n'ai pas dû persécuter la cour , ^{me} m'en faire un trophée , on rendra peut-être quelque justice à cette sage modestie , qui , en remplissant le but de mon vrai patriotisme , n'auroit pu , d'après mes principes , que l'affaiblir

par la publicité. Sénateurs , peuple , les voici ces lettres avec leurs réponses : lisez-les ; et si vous le pouvez , étouffez cet enthousiasme d'admiration que vous ne laissez pas aisément échapper en faveur de mon sexe.

LETTRES ET ORIGINAUX

Que l'Auteur se propose de déposer dans le sein de la Convention Nationale.

Lettre d'Olympe de Gouges à M. de Brissac.

JE me suis présentée chez vous , monsieur , avec toute la confiance d'une ame sans reproche et d'un cœur qui va droit au but du bien. Ce n'est point ma faute , si on ne le voit point , ou si on a des raisons de ne pas vouloir le voir ; mais vous me permettrez de vous témoigner ma surprise de la réception que vous m'avez faite. Vous êtes l'ami du roi , dites-vous , monsieur , et moi aussi

je suis son amie ; mais dans un sens bien différent du vôtre ! Tant que vous écarterez la vérité de l'oreille du roi , jamais vous ne servirez ses vrais intérêts , qui ne sont fondés que sur ceux de la patrie entière. Cependant , monsieur , je ne veux donner d'éclat ni à ma démarche ni à votre conduite , avant d'avoir reçu de vous une preuve bien certaine que vous cherchez à éloigner du trône tout ce qui peut contribuer au bien public. Vous connoissez actuellement mes principes. Je joins à cette lettre deux brochures pour le roi et pour la reine , que vous ne pouvez vous refuser de remettre au roi , puisque vous êtes celui qui approchez le plus de sa personne. J'attends , monsieur , votre réponse. Vous devez songer que , dans cette circonstance , on ne sauroit trop rapprocher de la reine les maximes qui peuvent lui concilier l'amour d'une nation dont elle devoit être l'amie. Je suis , monsieur , avec tous les sentimens de l'égalité , votre concitoyenne , OLYMPE DE GOUGES.

Réponse de M. Brissac.

Je suis fâché , madame , que vous n'approuviez pas les motifs qui m'ont fait vous dire que ce n'étoit pas à moi qu'il falloit s'adresser pour présenter particulièrement au roi et à la reine vos lettres. J'ai eu l'honneur

de vous dire que je ne me permettois pas de remettre au roi aucuns ouvrages ni écrits quelconques. Je n'ai jamais donné aucuns conseils au roi ; il ne m'en a jamais demandé ; je l'ai servi de mon mieux , en ne me mêlant que de remplir les fonctions des charges que j'ai occupées. Si vous voulez , madame , remettre vous-même vos lettres au roi , rien n'est plus facile que de les lui présenter à son passage , lorsqu'il va à la messe ; j'y mettrai mon vu avec empressement , et voilà ce qui me regarde , ou , si vous l'aimez mieux , rien n'est plus aisé que de l'envoyer à son premier valet-de-chambre ; le même moyen est à suivre pour la reine. J'espère , madame , que vous approuverez ma circonspection , et que vous rendrez justice à mes sentimens. Je ne doute point des vôtres , et je vous prie , madame , de recevoir avec bonté l'hommage de mon respect ,

Le commandant-général de la
garde du roi. LH. THIMOLÉON
DE COSSÉ BRISSAC.

P. S. Je joins ici , madame , vos lettres imprimées.

*Lettre d'Olympe de Gouges à Madame
de Lamballe.*

MADAME,

Vous devez savoir que les philosophes ne se croient pas faits pour se mettre à genoux devant des préjugés. Fiers du désir de faire le bien, la noble ambition d'y réussir tient toujours leurs âmes au-dessus des vaine prérogatives du hasard. Souvent leurs talens et leurs vertus les ont placés au-dessus des rois. Je diffère beaucoup, madame, de ces hommes immortels ; mais je possède l'élevation de leurs sentimens.

Vous m'avez refusé, madame, de remettre à la reine un écrit qui ne respire que la plus douce philosophie et les intérêts de sa gloire et de sa personne. Vous ne pouviez, ni ne deviez, madame, vous opposer à ce que l'expression de mon civisme lui parvînt. Peut-être vous ai-je dit trop sèchement ma façon de penser ; mais, madame, je vous le répète, *les tyrans entraînent tôt ou tard dans le précipice leurs complices.* Je prends donc la liberté d'insister sur ma proposition, persuadée que, quand vous aurez lu cet imprimé, vous ne résisterez pas au devoir que les intérêts de la reine et les vôtres vous

imposent , sur-tout dans une circonstance où tout vous commande de ne pas négliger la plus petite occasion qui peut la rapprocher de cette popularité qui l'auroit toujours dû guider. Si la vérité vous effraye , madame , sans doute vous ne remplirez pas mon vœu , et ne serois-je pas autorisé à vous faire l'application de ces deux vers célèbres de Phèdre.

Détestables flatteurs , présent le plus funeste ,
Que puisse faire aux rois , la colère céleste !

J'espère , madame , que vous daignerez me prouver le contraire , et personne ne sera plus empressé que moi à vous rendre l'hommage qui vous sera dû.

OLYMPÉ DE GOUGES.

N. B. Je ne reçus point de réponse à cette lettre ; mais j'ai su qu'elle avoit été le sujet d'une conversation affreuse sur mon compte. J'ajouterai que , dans mon premier mouvement de ressentiment , j'avois voulu la publier dans le journal des Quatre-vingt-trois départemens et du Thermomètre du jour. Je ne sais quel motif peut avoir empêché ces deux journalistes patriotes , aujourd'hui

membres de la convention, de les insérer dans le temps. Est-ce oublié de leur part ? est-ce indifférence pour mon civisme ?

A Monsieur de la Porte.

MONSIEUR,

Vous occupez une place qui présente aux yeux du vulgaire un caractère suspect ; cependant je me plais à croire que vous êtes un honnête homme. C'est dans cette confiance que je m'adresse à vous pour mettre sous les yeux du roi et de la reine, les brochures que je joins à cette lettre.

Vous n'ignorez pas sans doute, monsieur, que pour servir la patrie, j'ai attaqué la première, le despotisme, et c'est dans cet esprit que je m'adresse à vous.

J'ai résolu que la vérité fût enfin mise sous les yeux de leurs majestés. Pour cet effet ; j'avois eu d'abord recours à M. de Brissac et à Mde. de Lamballe. O certes, j'avois bien choisi pour échouer ! Mais ces courtisans aveugles doivent être contents de moi. Je leur souhaite, malgré tout, que ma prédiction ne se réalise jamais. Enfin, monsieur, je m'adresse à vous en dernier ressort. Vous êtes l'intendant de la liste civile. Puissez-vous, en faveur de la mémoire du ver-

tueux Simonneau , porter leurs majestés à contribuer à la souscription ouverte pour cette fête. La reine , dans une circonstance comme celle-ci , monsieur , devroit se montrer la bienfaitrice des personnes indigentes , en faisant distribuer aux personnes pauvres de son sexe , et connues par des bonnes mœurs , quelques voiles et ceintures ! Ce bienfait ne peut altérer les finances de leurs majestés , et si , dans toutes les circonstances , on eût fait de la liste civile un aussi noble usage , permettez-moi de vous le dire , monsieur , on ne se plaindrait pas tant de la dépravation de la cour. Excusez , je vous prie , mon franc parler. Je ne flatte point les rois ; je sais parler aux hommes. Si vous possédez , monsieur , cette vertu , vous mettez , tout de suite , sous les yeux de la reine , la lettre imprimée que je lui adresse. J'attends , monsieur , votre réponse , et suis avec tous les sentimens de l'égalité , votre concitoyenne. OLYMPE DE GOUGES.

Réponse de M. de la Porte.

Je viens , madame , de mettre sous les yeux de la reine , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et l'imprimé qui y étoit joint. Comme c'est le directoire du département qui est chargé de régler tout ce qui a rapport à la fête qui doit avoir lieu

après-demain, sa majesté m'a donné ordre de charger, de sa part, messieurs les administrateurs de faire, sur votre proposition, ce qu'ils jugeront convenable; et de laisser, à cet effet, à leur disposition, une somme de 1200 livres. Je leur en écris, et j'adresse ma lettre à M. Desfaucherets avec qui j'ai déjà correspondu relativement à quelques objets qui ont été demandés au roi pour cette fête, et qui, étant personnellement chargé, à ce que je crois, de ce qui y a rapport, pourra accélérer l'exécution de ce que vous désirez.

L'intendant de la liste civile,

LA PORTE.

Le surlendemain de cette réponse, un émissaire du sieur Laporte se présenta plusieurs fois chez moi, sans me trouver; il fit cent questions à la portière: par exemple, si j'avois plusieurs enfans, si j'étois riche, quelles étoient les personnes qui venoient chez moi; je logeois alors dans la maison du citoyen Lunel, cousin-germain du citoyen Pétion: tous ces faits sont connus. Enfin, ce nouvel émissaire me trouva; il ne s'agissoit que d'une pension et une place chez la ci-devant reine. Ni l'un ni l'autre ne sont faits pour moi, lui dis-je: Monsieur, si mes écrits sont modérés et décens, c'est que j'ai toujours

pensé que , pour ramener les tyrans , ou les détruire , il falloit des faits et non des insultes. Cet émissaire , en m'apprenant cependant toujours les vertus du ci-devant roi , eut la bonhomie de convenir avec moi qu'on ne m'avoit pas fait l'injure de me croire capable de me corrompre , grace à la critique d'un homme de ma connoissance , que je laisse à deviner , lequel m'avoit fait trop mauvaise tête et trop dangereuse pour un secret.

- Sénateurs , analisez actuellement tous les faits ; tous les témoins existent , la vérité est toujours intéressante par elle-même. Mais je défie aucun homme dans l'univers entier , de la présenter comme moi dans toute sa pureté et dans tout son jour.

J'ai sacrifié tout à l'intérêt seul de la patrie ; fortune , dignité , veilles , santé , sentimens de cœur , qui n'est pas peu de chose pour une ame ardente comme la mienne ; je me suis entièrement dépouillée de tous les avantages de la société , il ne me reste rien que la noblesse de mes sentimens et une très-médiocre fortune ; j'ai servie comme vous , l'État et le peuple , *je ne vous demande rien* ; mais rendez-moi l'honneur que nos ennemis communs , les agitateurs de la patrie , voudroient iné ravir , en forçant l'imposteur Bourdon à se rétracter publiquement de son atroce calomnie. OLYMPE DE GOUGES.

MON DERNIER MOT

A MES CHERS AMIS.

OUI, mes ces amis, je vais, à mon grand regret, vous satisfaire; je quitte la carrière épineuse, (et ruineuse) dans laquelle mon patriotisme, votre aimable égoïsme, vos gentillesses *antropophages*, vos galantes scélératesses, qui ne tendoient à rien moins qu'à me faire égorger par vos généreux satellites, m'ont engagée plus long-temps que je l'aurais désiré pour mes intérêts et pour la gloire de vos entreprises. Continuez, charmans français, intrépides chevaliers de ce malheureux sexe, qui attendoit de l'esprit de la révolution des héros plus intrépides, *Bourdon*, *Marat*, tous les maringouins possibles, soyez satisfaits: j'ai rendu mes comptes.

Oui, mes chers amis, vous voilà délivrés d'un observateur intègre, d'une sentinelle surveillante, et ce qui pouvoit être pour vous plus dangereux, d'une ame désintéressée et aussi fière que libre, et indépendante.

Encore une fois, oui, mes chers amis, la résolution en est prise; *Thalie* m'appelle et

je revole dans ses bras. Je vais même, pour vous plaire, tâcher de redevenir femme; mais jamais ce ne sera aucun de vous qui opérera ce grand miracle. Je vous abandonne le plaisir de bouleverser la France à votre aise, de dilapider ses finances. d'exciter le meurtre et le pillage, de vous distribuer les places, de substituer aux vertus et aux talens les vices, l'insolence et la nullité. Je vous souhaite tout le succès que peut donner à cette *noble* entreprise la morale d'un siècle corrompu.

Et vous, philosophes bons et sensibles; vous, les vrais soutiens du peuple et les colonnes de l'État; vous, les amis des loix et de l'humanité, parez, si vous le pouvez, aux efforts destructeurs de nos ennemis communs. J'en ai dit, j'en ai fait assez pour me rendre aussi redoutable à leurs viles passions qu'utile à ma patrie. J'ai vécu pour ne retirer d'autre salaire que de mon ame; mais je savais aussi que je vivrais dans l'avenir, &c. Si l'homme ne peut être exempt de défaut, et si la gloire en un, certes, j'aurai le noble orgueil de convenir qu'elle a réuni dans mon cœur toutes les vertus.

Je n'ai recherché ni rang, ni place; je ne pouvais avoir l'extravagance d'y prétendre; un préjugé inique m'éloignoit à cet égard de toutes prétentions; mais le préjugé, qui n'a rien de commun avec les éter-

nelles vérités de la morale , m'assure que mon nom vivra tout entier dans la postérité. Démenez-vous là dessus , mes pitoyables détracteurs ; accusez - moi de folie , d'ineptie , d'avoir sacrifié ma fortune au salut de la patrie , que vous entravez journellement ; mais vous ne parviendrez jamais à me prêter toute la bassesse de vos intérêts et de vos passions ; c'en est assez pour que l'avenir prononce entre vous et moi.

Je dois finir par un grand exemple de justice ; personne n'ignore que je suis l'entagoniste de Philippe de l'Egalité. Le citoyen ~~Bourquet~~ , évêque du département de la ~~Seine~~ , vient de m'apprendre , à mon grand étonnement , que , dans une conversation avec le sieur Bourdon , de qui l'affreux bourdonnement appelle depuis quelques jours tous les poignards des assassins sur ma tête , ce même Philippe lui avoit dit , en parlant de moi :
 » Je connais son caractère mieux que vous ,
 » et je répondrai de la pureté de son patriotisme ». Philippe , si ce caractère étoit versatile , si j'étais capable de me retracter sur ta conduite , je te dirais loyalement :
 » Je me suis trompée sur ton compte ; la
 » première des vertus de l'homme est d'être
 » juste à l'égard de ses ennemis : Tu la possèdes , c'est un grand avantage que je te
 » disputerai toujours. Voilà ma rétraction :
 » elle fait ton éloge ».